

Jeux de construction

Brigitte Richart

conservatrice des musées de Granville

Si Jacques Faujour est indéniablement un photographe humaniste dont le travail révèle une attention aux êtres, une discrétion mêlée de tendresse pour ses modèles saisis dans la rue, à la plage, dans les fêtes foraines ou encore dans les champs, il est aussi un grand bâtisseur d'images. La sélection de photographies, choisies au départ sans idée préconçue d'un thème, a révélé un sens de la construction qui nous est apparu a posteriori comme une évidence. La combinaison des lignes, courbes ou droites, le jeu des verticales et des horizontales, la rigueur des cadrages aboutissent à des compositions qui riment avec la perfection. Aux courbes gracieuses des enfants jouant au bord de l'eau répond la volute de la vaguelette qui déferle en arrière-plan et contraste avec la verticalité du plongeur dressé comme un I (p.45). Un cochon pendu sur une plage devient un jeu savant de lignes qui s'entrecroisent dans une composition à l'équilibre parfait (p.13). Les cercles concentriques d'une plateforme urbaine quasi déserte s'accordent aux drôles de balcons tels des coussins visibles sur des tours dont la rondeur fait écho aux courbes de ce curieux jardin (p.14). Les deux hommes agrippés à un mur dont ils font l'escalade sont comme les deux faces d'un même motif reproduit de part et d'autre d'une grande diagonale qui divise la composition en deux parties quasi égales (p.30). Une même symétrie est à l'œuvre entre l'homme allongé sur un banc le long d'une rivière et les restes d'une barque assoupie dans l'eau, sorte de double désincarné et chétif (p.54).

Point d'effet de manche ou de démonstration de virtuosité chez Jacques Faujour cependant. Car ainsi décortiquées ses photographies pourraient nous faire craindre l'exercice de style. Il n'en est rien. La délicatesse, qui apparaît dans les détails, en observant attentivement des photographies qui ne se livrent pas totalement au premier regard, est le contrepoint de cette impeccable construction formelle. Ainsi les chaussures de l'enfant qui joue sur le sable, sagement posées près de lui, tandis que son camarade s'amuse à se percher (p.13). Ainsi cet être minuscule adossé au lampadaire dans ce quartier déshumanisé et qui nous touche par sa fragilité (p.14). Ainsi ces trois spectateurs repérables à leurs ombres et regardant, depuis un pont, l'exercice d'escalade (p.30) - nous donnant au passage les clefs de compréhension de cette composition singulière. Ainsi cette infinie poésie du paysage montrant une barque se reflétant dans l'eau que surplombe et protège l'arbre au feuillage délicat et gracile, contrepoint aux lignes géométriques sévères de l'embarcation et de son reflet (p.8).

Comme chez d'autres grands photographes humanistes de la génération précédente auxquels il se réfère humblement, l'Homme n'est jamais loin dans les photographies de Jacques Faujour : par sa présence, même discrète, ou par les traces qu'il laisse dans un paysage. Le photographe n'a pas son pareil pour montrer l'harmonie entre l'homme et son environnement avec lequel il dialogue, quand il ne s'y fond pas. Comme cette Bretonne dont la silhouette prolonge naturellement celle du rocher à côté duquel elle s'est assise (p.59). Comme cet homme allongé sur un muret et dont les formes sculpturales entrent en résonance avec les architectures de ce quartier de la Défense - qu'il rend presque désirable (p.59). Comme ces restauratrices au travail, qui font littéralement corps avec les œuvres qu'elles sont en train de restaurer (p.66 et 84). Ou encore ces visiteuses de musées qui, mimant inconsciemment les sculptures devant lesquelles elles sont assises ou qu'elles contemplant, deviennent elles-mêmes œuvres d'art (p. 80 et 82).

Cet « instant décisif » cher à Henri Cartier-Bresson et que capte avec pudeur Jacques Faujour est souvent teinté d'humour. Comment ne pas sourire devant cet homme marchant d'un pas alerte sur la plage, et qui ne semble habillé que d'une bouée cachant la partie intime de son anatomie (p.63). Ou face cet être mi-homme mi-bateau prêt à prendre le large (p.60). Ou en regardant cette femme à la tête de chien allongée dans l'herbe (p.63). Le regroupement des images, associées par mots clefs, relève davantage du jeu proposé au lecteur/spectateur que d'un classement par sujet, trop réducteur. Grâce à la complicité d'Eric Quesnel, il nous aura permis d'associer des photographies qui à leur tour se répondent et, ainsi assemblées, dessinent un style propre à Jacques Faujour. Nourri de l'art de ses aînés, il a construit un œuvre personnel, parallèlement à son travail pour le Musée national d'art moderne dont il a photographié des milliers d'œuvres. Nul doute que cette fréquentation des œuvres d'art contemporain et de leurs auteurs a aussi influencé son travail personnel, parfois inconsciemment. Comme ces sculptures de Brancusi dont il retrouve, lui-même surpris, la silhouette sur une photographie prise dans les escaliers du Trocadéro (p.28).

C'est grâce à ses images des cabines de plage photographiées à Granville, Saint-Pair-sur-Mer ou encore Carolles, petites constructions avec lesquelles il a joué, que nous avons rencontré Jacques Faujour. C'est en découvrant l'ensemble de son travail photographique que nous avons projeté cette exposition qui voulait en restituer la profondeur. L'humilité de l'homme, sa gentillesse, sa générosité ont permis de concrétiser ce projet dans un esprit de partage rarement égalé. Qu'il en soit ici sincèrement remercié.